

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 199.—SAMEDI, 25 FEVRIER 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL GOURKO

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Niagara, par Benjamin Sulte. — Les premiers soins. — Les compagnons de l'hôpital. — Poésie : L'enfant alsacien, par Gallus. — Dans la nuit. — Usages et coutumes, par un Seph. — Une héroïne chrétienne. — Choses et autres. — Nos primes. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Le général Gourko, gouverneur général de la Pologne. — Les deux enfances. — Les compagnons de l'hôpital. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



J'ENTENDS souvent nombre de personnes dire qu'il n'existe en Canada ni bons tableaux, ni livres rares, ni gravures de prix et que, règle générale, il est impossible de rien trouver ici qui ait une valeur réelle. C'est une erreur, et ceux qui savent fouiller savent bien le contraire.

J'ai eu le bonheur d'entrer dernièrement dans un magasin de bric à brac, où, parmi de vieux livres, j'ai mis la main sur une édition excessivement rare, un *Tite Live* de Paul Manuce, des Alde de Venise dont la renommée est universelle et dont les œuvres font la joie des bibliophiles.

Ce n'est pas la première rareté que j'ai découverte chez ces marchands, car il y a quelques années j'ai trouvé ainsi une splendide gravure avant la lettre qui était jettée dans un coin au milieu d'un tas de chromos sans valeur.

On ne perd jamais son temps à fureter dans ces magasins, si peu ragoûtants qu'ils soient.

* * * C'est dans le même capharnaüm que j'ai trouvé aus-i un numéro du *Patriote Canadien*, journal publié, comme vous le savez, en 1839-40, à Burlington, Vermont, par Ludger Duvernay. Ce numéro (26 et dernier) contient quelques passages intéressants.

En voici un qui se ressent bien des secousses des jours sombres de l'insurrection canadienne :

RÉCOMPENSES MÉRITÉES !!

Outre le titre de pair d'Angleterre, conféré à sir John Colborne, il paraît que le ministère lui a aussi accordé une pension annuelle de 2,000 livres sterling. M'Nabb a été créé chevalier pour avoir incendié le steamer américain, *Caroline*, et le Neron du Bas-Canada est fait pair d'Angleterre avec une pension de \$8 720, pour avoir fait massacrer les Canadiens après avoir incendié leurs propriétés. Que peut-on attendre de plus ? ...

Dans les nouvelles de France, je trouve le paragraphe suivant :

Les arrestations qui ont eu lieu par suite des menées du parti bonapartiste ont été si nombreuses, que, pour pouvoir loger toutes les personnes dont la police a eu devoir s'assurer, on a dû transférer de la Conciergerie dans une autre maison de détention toutes les femmes qui s'y trouvaient. Il est très probable que la plupart des personnes qui sont en ce moment sous la main de la justice ne tarderont pas à être relâchées ; "car nous ne saurions croire qu'il y ait en France beaucoup de gens assez insensés pour conspirer en faveur de M. Louis Bonaparte."

Hélas ! ce M. Louis Bonaparte devait rentrer en France huit ans plus tard, à la faveur de la Révolution, et s'y conduire de la manière que vous savez, qui a coûté l'Alsace et la Lorraine.

Voici qui est plus juste :

Vingt-huit imprimeurs ont péri au massacre de Fannin, au Texas. Les imprimeurs sont toujours les premiers à s'aventurer dans toute affaire où il s'agit de l'humanité, de la liberté et de briser un joug oppresseur.

C'est dans ce numéro que M. Ludger Duvernay annonce la suspension du *Patriote Canadien*, après six mois d'existence. La cause de cette cessation de publication est exposée : indifférence des uns, faute de paiement des autres, et le vaillant journaliste s'exprime ainsi :

Ce n'est pas cependant à ceux qui, comme nous, ont tout perdu ce qu'ils possédaient au Canada, et qui vivent sur la terre étrangère des faibles produits de leur industrie, que nous adressons des reproches. Il existe malheureusement une certaine classe d'hommes dont l'égoïsme et l'intérêt personnel sont les premiers besoins et les seuls guides. Ceux-ci se plaisent dans le *statu quo*. Cette classe, heureusement, n'est pas nombreuse, (car la masse du peuple est bonne), mais ses moyens pécuniaires lui donnent une certaine influence.

Ces lignes ne sont malheureusement que trop justifiées dans une foule de cas.

* * * A propos de vieilles choses, je ne sais si vous connaissez les richesses que renferment les voûtes du Palais de Justice de Montréal.

J'y ai passé quelques heures pendant la semaine dernière, et j'ai été vraiment étonné de voir que ces archives historiques des plus précieuses ne soient pas plus connues, car les employés m'ont assuré qu'on ne venait les consulter que très rarement.

En feuilletant les actes de M^{re} Basset, premier notaire de Montréal, dont le greffe remonte à 1657, j'ai trouvé l'inventaire des biens du fameux Dollard. Je le publierai prochainement.

J'ai vu sa signature dans plusieurs actes ainsi que celles de Mlle Mance, de LeBer etc., etc.; l'ordonnance établissant la première milice de Montréal...

Il est fâcheux que ces pièces ne soient pas copiées et imprimées, car le temps exerce ses ravages chaque jour; déjà certains documents sont devenus indéchiffrables, et dans quelques années il est probable que beaucoup d'entre eux n'auront plus aucune valeur.

Le gouvernement devrait s'occuper de cette question.

* * * Une dépêche de Berlin, reçue il y a deux jours, nous apprend que l'empereur Guillaume d'Allemagne passe de longues heures dans un profond silence, les yeux remplis de larmes.

Ces pleurs du vieux monarque me rappellent une scène des derniers jours de Charlemagne.

« Charlemagne, qui était toujours en course, dit le vieux chroniqueur de Saint-Gall, arriva par hasard et inopinément dans une certaine ville de

la Gaule Narbonnaise. Pendant qu'il dînait et n'était encore connu de personne, des corsaires normands vinrent exercer leurs pirateries jusque dans le port. Quand on aperçut leurs vaisseaux, on prétendit que c'était des marchands juifs selon ceux-ci, africains selon ceux-là, bretons au sentiment d'autres, mais l'habile monarque, reconnaissant, à la construction et à l'agilité des bâtiments, qu'ils portaient, non des marchandises, mais des ennemis, dit aux siens : « Ces vaisseaux ne sont pas chargés de marchandises, mais remplis de cruels ennemis. » A ces mots, tous les Francs, à l'envie les uns des autres, courent à leurs navires, mais inutilement; les Normands, en effet, apprenant que là était celui qu'ils avaient coutume d'appeler Charles le Marteau, craignirent que toute leur flotte ne fût prise ou détruite dans ce port, et ils évitèrent, par une fuite d'une inconcevable rapidité, non-seulement les glaives, mais même les yeux de ceux qui les poursuivaient.

« Le religieux Charles, cependant, saisi d'une juste crainte, se leva de table, se mit à la fenêtre qui regardait l'Océan et y demeura longtemps, les yeux pleins de larmes. Personne n'osant l'interroger, ce prince belliqueux expliqua aux grands qui l'entouraient la cause de son action et de ses larmes : « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure si sincèrement ? Certes, je ne crains pas que ces hommes réussissent à me nuire par leurs misérables pirateries; mais je m'afflige profondément que, moi vivant, ils aient été près de toucher ce rivage, et je suis pris d'un violent chagrin quand je prévois de quels maux ils accablent mes descendants et leurs peuples. »

* * * Je ne voudrais pas faire à Charlemagne l'injure de le comparer à Guillaume de Prusse, cependant, en voyant les larmes du vieil empereur teuton, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement et de me dire que si le grand chef des Carlovingiens avait raison de prévoir les maux que causeraient les Normands à ses sujets, le nonagénaire berlinois a plus lieu de pleurer encore. S'il est vrai que les vieillards, avant de fermer les yeux pour toujours, sont parfois doués d'une sorte de seconde vue qui leur révèle l'avenir, le vieux Guillaume a sans doute droit de regarder l'avenir avec crainte.

Au moment de descendre dans la tombe, alors qu'il croyait s'endormir dans son manteau impérial, tout environné de gloire et de grandeur, laissant à son successeur un immense empire et un peuple tout bardé de fer, le voile qui recouvre les événements qui vont surgir, demain peut-être, se déchire, il a pu voir les rouages de l'organisation de sa puissance se disloquer et aller à l'aventure, et assister à la débâcle de ses armées en fuite devant le grand peuple franc qui s'est levé en masse.

A travers les larmes qui roulent dans ses yeux attristés, le vieux guerrier vient de voir sans doute la fidèle Alsace envoyer à sa mère ces colles bleues qui s'épanouissent sur les bords du Rhin et di-ent, dans leur langage silencieux, le « ne m'oubliez pas » qui sort de cette terre restée toujours française quand même.

Il a entendu les hurlements des canons et le choc des régiments, puis, au milieu de la tempête un grand cri a frappé son oreille caduque, un cri de victoire qui ébranle le monde, et au dessus des vapeurs de la poudre, il vient d'apercevoir flottant dans la nue les trois couleurs françaises au plus haut de la flèche de Strasbourg !

Pleure donc, vieil empereur, car ton empire éclate déjà dans sa pléthore de vices et d'orgueil et ta vision sera bientôt réalité.

Ton fils ne portera pas la couronne qui tombe de ton front; pleure, vieillard, toi qui as fait couler tant de larmes des yeux de milliers de mères, il est juste que tu ensevelisses ton enfant et qu'un crêpe soit accroché à ton cœur !

* * * On a souvent parlé de la manie qu'ont certains Canadiens d'anglifier leur nom, quand ils vivent dans la République voisine, et je citerai à titre de curiosité la liste suivante prise dans la seule ville de Lowell :

Laroque, Stone; Côté, Side; Desnoyers, Chestnut; Dupuy, Well; Chartier, Carter; Courtemanche, Shortleaves; Boivin, Drinkwine; Petit, Small; Vincent, Twentyhundred; Sicard, Six-

body; Roi, King; St-Pierre, Saint-Peter; Chalfoux, Catbederasy; Paré, Ready; Beique, Beaker; LeBlanc, White; Leroux, Red; Desjardins, Gardner; Boisvert, Greenwood; Durocher, Rock; Labelle, Pretty; Lemaitre, Master; Beaulieu, Fineplace; Léveillé Wideawake; Généreux, Generous; Beauchamp, Prettyfield; l'Espérance, Hope; Toupin, Allpine; Marcheterre, Walker; Fontaine, Spring; Thérien, Landier; Thé-ion, Farmer; Bienvenue, Wellcome.

Est-ce assez honteux !

* * Les vers suivants, de M. Paul Arène, sont copiés sur l'éventail d'une jeune fille :

Si les ondines et les fées
Maintenant ainsi qu'autrefois,
Sur une coquille de noix
Naviguaient, de corail coiffées ;

Et si j'étais—car nous aimons
Suivre parfois d'étranges rêves—
Un des minuscules démons,
Rois de la mer bleue et des grèves,

Je ne voudrais d'autre travail
Que d'agiter cet éventail,
Pour faire une brise légère

Qui pousserait tout doucement
La barque vers un port charmant....
Et vous seriez la passagère.

* * Jusqu'à présent j'avais toujours cru que les détectives, gens intelligents s'il en fût jamais, avaient pour mission de rechercher les délits commis par les mammifères, bipèdes, sans plumes et plantigrades, genre Homo.

Il paraît que je me trompais, car tous les journaux français de notre ville se sont plus à publier l'entre-filet suivant :

Un singe, habillé de velours, âgé de 3 ans et 9 mois et pesant 10 livres et 9 onces, que des voyageurs avaient dans leurs bagages, s'est échappé de la gare Bonaventure, samedi. Toute information le concernant sera reçue avec plaisir par le détective Cullen.

Avec plaisir ! Il est donc vrai que le détective Cullen, qui est le plus brave homme du monde, éprouvera un véritable plaisir à entendre parler des pas et démarches du dit singe, habillé de velours, âgé de 3 ans et 9 mois et pesant 10 livres et 9 onces !

En vérité, je me demande ce que le détective Cullen a fait aux journalistes ou ce que le singe a pu faire au détective Cullen pour qu'un pareil fait divers ait pu être publié en ces termes !

Les détails concernant ce singe, si exacts qu'ils puissent être, ne me semblent cependant pas de nature à faire reconnaître exactement son identité.

Supposons, pour un instant, que l'on vienne prévenir le détective Cullen que deux singes ont été trouvés vagabondant dans la Cité de Montréal, et que tous deux sont nus, nus comme des discours d'échevins, que fera l'agent de la sûreté ?

Il les mettra dans la balance ; mais si aucun d'eux ne pèse 10 livres et 9 onces, et si ni l'un ni l'autre ne peut affirmer sous serment qu'il ait vraiment 3 ans et 9 mois, le plaisir de M. Cullen ne sera-t-il pas mêlé d'un peu de fiel ?

Entre-nous, je ne crois pas tout à fait à l'exactitude des détails donnés par les papiers-nouvelles, pas plus que je n'ajoute foi au plaisir qu'éprouverait le détective Cullen si on lui communiquait des renseignements concernant le dit singe.

* * Buies a publié, samedi, dans l'Electeur, un excellent article sur le style des journalistes et des traducteurs.

J'en détache le passage suivant que je recommande à mes lecteurs :

Savez-vous quelle est la cause de bon nombre d'anglicismes ? C'est la paresse, c'est l'insouciance qui s'attache à tout et qui étend indéfiniment l'empire de " l'A peu près. " On ne veut pas se donner la peine de chercher, on ne veut pas chercher par quel mot français on rendra exactement tel mot anglais, et l'on se contente d'un mot qui a la même physionomie, la même conformation, la même désinence. Ainsi l'anglais disant " joint committee " disons comité conjoint ; l'anglais disant " promote the interests " disons promouvoir les intérêts... et ainsi de suite ; cela sonne de la même façon et cela épargne de la besogne. Voilà ce qui s'appelle communément en Canada de la " traduction ". Oui c'est de la traduction à dix centins par cent mots.

Référez (refer) pour " faire allusion " renvoyer à, avoir trait à, avoir rapport à, avoir recours ou recourir à, s'en rapporter, se rapporter à, s'en remettre à, remettre, imputer... enfin que sais-je ! Il faut savoir choisir suivant les différents cas,

au lieu de se borner sempiternellement au seul mot *référez* qui a un sens très restreint en français.

Mais c'est si commode de traduire *to refer* par *référez*... " Je *réfère* à telle ou telle autorité " se dit invariablement parce qu'on dit en anglais " I refer to such or such an authority. " C'est " je renvoie à ou j'invoque telle ou telle autorité " qu'il faut dire en français.

Je me suis bien souvent demandé pour quoi l'on disait encore bien plus souvent " Un tel a les *fièvres typhoïdes*. " Est-ce que, par hasard, on aurait plusieurs fièvres typhoïdes qui s'entendraient pour vous tomber dessus à l'unisson ?... On écrivait dernièrement de Montréal à un journal de cette ville : " Il est peu probable que notre pauvre ami puisse *finir la journée vivant*. "

Ca et " se réveiller mort " font si bien la paire qu'il est impossible de trouver une fin de chronique plus piquante, mieux appareillée, mieux assortie, comme on dit ici dans certains magasins où il n'y a pas " d'assortiment " du tout.

* * Laurence et Pierre sont très inquiets au sujet de la langue que parlera leur petite sœur, Lili, qui ne fait encore que gazouiller, et leur maman a vainement essayé de leur faire comprendre qu'elle parlera français.

—Mais enfin, dit Laurence, si c'était une petite anglaise que les sauvages nous ont envoyée ?

Leon Teden

NIAGARA

III

ENT Miami partirent... ils se flattaient de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablés de faim et de misères. Ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouvèrent la garnison française morte de faim, à la réserve de sept ou huit personnes. Ce contretemps les empêcha de passer outre. Ils gardèrent ce fort pendant l'hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les Français qui en étaient réchappés. » (La Potherie II, 210).

Les Miamis étaient un peuple du Détroit. C'est durant l'hiver de 1687-88 qu'ils rôdèrent ainsi à la recherche des Iroquois ; La Potherie donne à entendre qu'ils se rendirent à Niagara durant l'hiver, mais ils y arrivèrent plutôt au printemps.

Gédéon de Catalogne avait servi à la baie d'Hudson, en 1686, sous le chevalier de Troyes. Ils se trouvait à Montréal, au printemps de 1688, lorsque le gouverneur décida d'envoyer des secours au fort Niagara. Notre militaire fut de l'expédition. Voici comment il s'exprime :

" Le 14 de mai 1688, à minuit, nous arrivâmes à Niagara. Un des officiers vint à notre bord, qui nous dit que toute la garnison se portait bien, mais lorsque nous fûmes au fort nous vîmes bien le contraire, puisqu'il y avait plus de 80 juste-au-corps pendus le long de la palissade ; enfin, qu'il n'y avait que trois officiers et quatre soldats se portant bien, et cinq ou six moribonds que l'on transporta dans la barque ; il y en eut un qui mourut en le transportant ; les autres furent bientôt guéris "

" Les quatre-vingts Miamis que nous y trouvâmes campés, n'y avaient arrivés qu'à la fin d'avril. Ils croyaient qu'ils seraient tous morts (les gens de la garnison), mais ces Sauvages allaient souvent à la chasse, qui ne leur laissèrent point manquer de chevreuil ni de dindes. Il nous apprirent que monsieur de Troyes, commandant, était mort le 8 mai, et que c'était à lui qu'on attribuait la principale cause de la maladie, en ce que dès l'automne il avait retranché les vivres (faut-il lire : les *vivres frais* ?) refusé de tuer une vache qu'il avait, que par ce moyen on aurait eu le foin qui lui était destiné pour mettre dans les paillasses des soldats qui étaient contraints de coucher sur la terre. Cette dureté détermina toute la garnison à former une sédition, c'est-à-dire d'égorger le commandant et quelques autres officiers, de qui ils n'étaient pas contents, et voulaient s'élire un commandant pour les conduire chez les Anglais de la Nouvelle-York. De toute la garnison, il n'y en eut que trois qui ne voulurent pas être de la partie. La veille que l'exécution devait se faire, un gros parti d'Iroquois (automne de 1687) se présenta

devant le fort, qui de loin firent quelques escarmouches et tirèrent la garnison en haleine durant plusieurs jours. Cela fit ralentir leur dessein, et plusieurs tombèrent malades, qui achevèrent de rompre leur projet. "

" Les quatre-vingts Miamis qui étaient campés (avril-mai 1688) sous le fort ne voulaient point s'en retourner en leur pays sans avoir fait quelque tentative sur l'Iroquois. "

L'entreprise des Miamis se termina par un fiasco, et ces Sauvages reprirent le chemin du Détroit, leur pays.

Le sieur de Catalogne ajoute :

" Vers la mi-septembre (1688), deux barques arrivèrent avec ordre au commandant (était-ce M. Des Bergères ?) de brûler le fort et de ramener les effets au fort Frontenac et la garnison à Montréal, ce qui fut exécuté en quatre jours. Ainsi, nous retournâmes au fort Frontenac ; nous primes des bateaux pour nous rendre à Montréal. "

Jacques Bourdon sieur d'Autray, l'un des deux fils de Jean Bourdon, de Beauport, fut tué par les Iroquois, dans ce voyage. (Conseil Souverain III, 249.)

M. de Belmont, d'accord en cela avec tous les historiens, fait comprendre que l'abandon de Niagara fut exigé par les Iroquois. Il écrit que, le 2 juin 1688, par suite d'une entente avec ces rusés diplomates, qui paraissaient demander la paix, il avait été décidé que l'on raserait Niagara « où il était bien mort 100 hommes et qu'on ne pouvait ravitailler. » Terrible reculade, qui prépara le massacre de Lachine, et bien d'autres !

Le voilà donc démoli ce poste de première importance. On ne le releva que trente-sept ans plus tard, en 1725.

Dans son Recueil ou Mémoire, Gédéon de Catalogne écrit : « 1688. M. de Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait *Vingt sols*, qui souvent avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly, où M. de Bergères fut commandant. "

Il y a ici matière à un article pour parler de M. de Bergères. Que le lecteur ne se fatigue pas : je lui donne des nouveautés, car il ne trouvera point tous ces détails ainsi expliqués dans les livres qu'il a sous la main.

Benjamin Sulte

LES PREMIERS SOINS

MORSURES D'ANIMAUX ENRAGÉS

Symptômes.—L'animal enragé est triste, abattu, il recherche la solitude, refuse de boire et de manger son poil est terne, sa voix est sourde, sa démarche tantôt rapide, tantôt lente, incertaine, sa gueule est remplie d'une bave écumeuse, langue pendante, yeux brillants, hagards, enflammés, queue basse. Il se jette sur tous les hommes et les animaux qu'il rencontre pour les mordre, il se roule à terre avec fureur, mordant et déchirant tout ce qu'il trouve. La vue de l'eau ou même d'un corps brillant reproduit les accès. Ce dernier phénomène cependant n'est pas constant.

En attendant le médecin.— Aussitôt qu'une personne a été mordue par un animal enragé, sans perdre de temps, lier ou serrer la partie mordue, laver à grande eau, faire saigner le plus possible la blessure, la fendre même pour la rendre plus sensible aux caustiques. La plaie ainsi simplifiée, cautériser à fond avec des fers rouges, on si l'on n'ose employer le fer rouge, placer dans la blessure de la charpie imbibée d'un caustique, comme l'ammoniaque pure, l'eau seconde, etc.

Que l'idée nationale soit toujours notre phare, notre boussole, notre étoile polaire. Lorsque dans un mouvement public quelconque, il y aura clairement à gagner pour notre nationalité, ne nous inquiétons du reste que secondairement. Soyons nationalement forés et nous le serons politiquement. Et soyons bien sûrs que personne ne viendra nous tendre la main au moment du besoin.—ETIENNE PARENT.



LES DEUX ENFANCES. — TABLEAU DE M. OLIVIER

LES
COMPAGNONS D'HOPITAL

Il était vers 1854, pendant la guerre de Crimée. Les soldats français divers assauts donnés à la forteresse de Sébastopol. étaient, dès que leur état leur permettait, transportés des ambulances où ils étaient mal, à Constantinople pour être soignés à l'hôpital, où ils étaient bien.

Parmi les nombreux blessés réunis dans cet hôpital, il y en avait deux qui avaient été atteints par la même décharge de mitraille. L'un, sergent-major dans la ligne, avait eu deux doigts de la main droite emportés, l'autre, simple artilleur, avait eu la main droite emportée tout entière et une contusion très grave à la jambe gauche.

Les soldats, tout héroïques et braves qu'ils soient, sont impersonnels, comme l'étaient autre-

fois les moines dans les couvents. Ils se tutoient, fraternisent, et souvent ils ignorent leurs noms. Aussi, quand ces deux blessés causaient, ils s'appelaient l'un « sergent », l'autre « artilleur ». Ils causaient souvent dans le dortoir de l'hôpital. C'était leur seule distraction. Ils parlaient de la France, des parents et des amis qu'ils y avaient laissés, et faisaient des vœux pour qu'une guérison prochaine leur permit d'aller les rejoindre. Quelque triste que fût leur état, ils étaient gais et ne doutaient pas de la victoire définitive que devait remporter leurs compagnons restés en Crimée.

La blessure du sergent-major se cicatrisait très vite, mais celles de l'artilleur, plus graves et plus profondes, ne faisaient pas de progrès.

Un matin, on vint prévenir le sergent-major qu'il faisait partie des blessés qu'un transport français allait prendre pour les ramener en France. Le moment était arrivé où ces deux amis allaient être séparés. En apprenant cette nouvelle, l'artilleur, bien qu'il fut brave comme son sabre et énergique comme un démon, se mit à pleurer, et, au milieu de ses sanglots, il dit à son camarade :

— Tu es heureux, toi, tu es guéri, tu vas partir et revoir les tiens, tandis que moi je reste, et je suis sûr, malgré qu'on me le cache, que je laisserai ici ma peau. Ce n'est pas un malheur, car je ne pourrai plus travailler, n'ayant plus de main droite, puis affligé en outre d'une jambe qui ne pourra plus me soutenir.

Et, en disant ces mots, ses sanglots redoublaient.

— Tu étais, reprit-il, en embrassant le sergent-major, mon compagnon, ma garde-malade, toi parti, me voilà seul et abandonné, et si je meurs, tu ne seras point là pour me fermer les yeux et dire pour moi une petite prière.

Le sergent, partageant son émotion, essaya de le consoler, et de lui persuader qu'un jour il le retrouverait à Paris occupant un de ces emplois qui sont réservés de droit aux soldats mutilés à la guerre.

Ils en étaient là de leur attendrissement, lorsqu'un infirmier vint avertir le sergent de s'habiller et le prévenir que, dans une heure, il serait embarqué à destination de Marseille. Alors, l'ar-

tilleur, bien que brisé par ses blessures, se leva dans son lit et, serrant le sergent-major avec son bras gauche, le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

— J'ai, lui dit-il, dans la poche de mon pantalon, une bourse qui contient quinze francs. Ici, je n'ai besoin de rien ; tu vas prendre ces quinze francs avec lesquels, en route, tu pourras te donner quelques petites douceurs. Prends cet argent, je le veux, et surtout ne t'avise pas de refuser, car tu me feras une très grande peine. Je te les offre de bon cœur, bien que te les donnant de la main gauche, puisque je ne possède plus l'autre, et si, comme tu me le disais, je dois un jour occuper en France un de ces emplois réservés aux soldats estropiés, eh bien ! tu me les rendras.

En cet instant, l'infirmier revint dire au sergent qu'il fallait partir et rejoindre le bâtiment sur lequel il devait s'embarquer.

Les deux soldats s'embrassèrent encore en pleurant, tandis que l'artilleur, de sa main

gauche, bien que brisé par ses blessures, se leva dans son lit et, serrant le sergent-major avec son bras gauche, le couvrit de baisers et l'inonda de ses larmes. Il le pria de ne pas refuser ce qu'il allait lui proposer.

Il fit la campagne d'Italie et se couvrit de gloire à Magenta, à Palestro et à Solferino. Il fut cité à l'ordre du jour pour avoir pris deux drapeaux sur le champ de bataille. Il devint sous-lieutenant, puis lieutenant et obtint aussi la croix de la Légion d'honneur. Mais ni les honneurs ni la gloire ne lui firent oublier son compagnon d'hôpital. C'est en vain qu'il l'avait demandé à tous les échos d'alentour.

Lorsque ses camarades du régiment le félicitèrent, la coupe à la main, pour arroser ses épaulettes, il se montra très gai, mais cependant une pensée triste se mêlait à sa joie. Il pensait à l'artilleur et aurait bien voulu qu'il fût de la fête.

Le sergent, devenu capitaine, a pris sa retraite. Comme il est très intelligent et très actif, il s'est établi et a créé une bonne maison, dans laquelle il a su réaliser une assez bonne fortune. Il s'est marié, et, la veille de la cérémonie, il est allé verser pour les pauvres cinq cents francs au curé de sa paroisse, pour soulager sa conscience et ne plus sentir peser sur elle cette dette de quinze francs dont il ne pouvait s'acquitter.

Et ce capitaine fait un très bon usage de sa fortune. Son plus vif désir est d'en faire profiter ses amis, qu'il réunit très souvent à sa table. Au dessert, quand on porte les santés, il n'oublie jamais son artilleur de l'hôpital, et fait sans cesse des vœux pour que le hasard le lui fasse retrouver.

Voilà plus de trente ans qu'il attend, et, comme sœur Anne, il n'a jamais rien vu venir.

* * *

Un soir de janvier, alors que la neige et la tempête font rage, que les contrevents des maisons battent, que les tuyaux de cheminées jonchent les rues, le capitaine, sa journée terminée, s'en allait chez lui où une femme souriante et un dîner succulent l'attend.

Au coin d'une rue, sous un reverbère, il fut abordé par un pauvre infirme, grelottant de froid et de faim, qui lui demanda l'aumône. Pour toute réponse, le capitaine se jeta sur le mendiant et l'embrassa avec effusion.

C'était l'artilleur de l'hôpital de Constantinople !

Il l'emmena chez lui, le mit à la place d'honneur et lui fit boire du vin de derrière les fagots, puis il lui dit :

— Tu ne me quitteras plus, je te donne tes invalides dans ma maison, et tu nous raconteras tes malheurs, car je ne suppose pas que tu aies jamais été heureux.

Puis, tirant sa bourse, le capitaine prit quinze francs qu'il remit à l'artilleur en lui disant :

— Prends ceci, les bons comptes font les bons amis ; plus tard, nous fixerons la somme de ta complète oisiveté, car tu ne travailleras plus, tu as assez souffert !

GUSTAVE CLAUDIN.



C'était l'artilleur de Sébastopol. . . . — Page 341, col. 3).

gauche, insinua ses quinze francs dans la poche du sergent. Celui qui s'en allait était aussi triste et aussi navré que celui qui restait cloué sur son lit d'hôpital.

* * *

Le sergent était content d'être à peu près guéri, puis de revenir en France, mais l'idée d'avoir laissé seul à l'hôpital son compagnon d'infortune lui gâtait sa joie. Sa tristesse augmenta, lorsqu'il constata qu'il ignorait le nom de celui qui s'était déposé pour lui, comme de son côté son généreux camarade devait probablement ignorer le sien. C'était là une erreur et un oubli qui seraient sûrement cause plus tard qu'il ne pourrait jamais se libérer envers son charitable prêteur.

Complètement rétabli, le sergent-major revint à son régiment, où un avancement rapide l'atten-

On emploie actuellement au Canada 600,000 balles de coton d'une valeur de \$3,000,000 ; c'est une augmentation, en dix ans, de près de 50,000 balles. Il y a en ce moment, dans tout le Canada, 500,000 broches, donnant de l'ouvrage à 9,000 personnes. Le capital investi dans cette industrie est d'environ \$9,000,000.



L'ENFANT ALSACIEN

Au fier pays d'Alsace où le sabre commande,
Insolent, injuste et vainqueur,
Un petit écolier, dans la classe allemande,
O Français, nous garde son cœur.

Ecoutez.—Le pédant, Teuton de bonne souche,
Fête son kaiser triomphant,
Et veut qu'il soit loué justement par la bouche
De ce Français encore enfant.

Ah ! le trait est charmant et l'idée est plaisante !
" Prends ce livre, petit vaincu ;
Il te raille ; il se rit de ta Patrie absente ;
Sois lâche avant d'avoir vécu ;

Ton père est mort ; ton père a senti sur sa tête
Siffler nos obus en fureur ;
Toi, sèche bien tes yeux, et prends part à la fête
De Guillaume, notre empereur ! "

Mais l'enfant, noble esprit dans un corps trop débile,
Quand il voit que perfidement
On veut faire insulter à sa voix inhabile
Tout ce qu'il chérit ardemment ;

Sitôt qu'il sent le piège où, naïf, il s'égare,
L'enfant, pris d'un sublime accès,
Jette le livre, pleure et répond au barbare :
" Je ne peux pas, je suis Français ! "

L'histoire ajoute, ô pédagogue,
Qu'avec ton air méchant et rogue,
Tu dis à l'enfant rudement
Qu'il avait tort, devant ses maîtres,
De ne pas trahir ses ancêtres,
De ne pas se croire Allemand !

Tu le punis, ô cuisse infime !
Soit ! Mais à cette humble victime
De ta haine et de ton orgueil,
A cet écolier que tu blâmes,
Sache-le bien, toutes nos âmes
Fières et fortes dans leur deuil,

Oui, toutes les âmes qui songent
Aux mille douleurs que prolongent
Et les exils et les prisons,
Toutes celles qui, pour la France,
Nourrissent la même espérance
Loin des peurs et des trahisons,

O magister, toutes nos âmes
A cet enfant que tu réclames
Et veux conserver comme tien,
Toutes ont une voix qui crie :
" Tu te souviens de ta Patrie ;
Bravo ! petit Alsacien ! "

GALLUS.

NOS GRAVURES

LES DEUX ENFANCES

CHATEAUBRIANT a dit qu'il y avait deux enfances, mais non pas deux printemps. M. Léon Olivié, l'auteur du magnifique tableau que nous reproduisons, a traduit cette pensée d'une façon saisissante : à côté du bébé frais et rose, sous son petit bonnet, l'aïeule fatiguée, chancelante, le visage ridé sous sa capuche sombre : printemps et hiver. Croirait-on, à les voir si dissemblables au physique, qu'ils ont tant de ressemblance morale ? Ce sont, en effet, deux enfants, l'un ne sachant pas encore, l'autre ne sachant plus ; l'œil avide du bébé ne saisit pas plus la physionomie exacte des choses que le regard éteint de l'aïeule.

Tous les deux, cloués l'un sur une chaise, l'autre sur son fauteuil, sont capricieux, irritables ; ils ont besoin des mêmes soins, des mêmes prévenances, de la même indulgence. C'est probablement la conscience de leur faiblesse commune qui les fait se comprendre ; car l'aïeule garde pour son petit compagnon un fond de tendresse et de patience qui ne disparaîtra qu'avec elle. Lui seul a le droit de jaser, de crier auprès d'elle sans qu'elle s'en plaigne. Et, pour le calmer, qui sait si elle ne trouvera pas au plus profond, au plus lointain d'elle-même, quelque vieil air qu'elle lui chantera, de sa voix cassée et chevrotante !

LE GÉNÉRAL GOURKO

Le nom le plus populaire, parmi les généraux russes, est sans conteste celui du vainqueur des

Tures, à Telisch et à Garni-Dubuik, le général Gourko, gouverneur-général de la Pologne russe.

Dans les circonstances difficiles, périlleuses même, que l'Europe traverse en ce moment, l'attention est fixée partout sur ce personnage, qui, en cas de conflit, serait appelé à jouer un rôle prépondérant dans cette guerre implacable.

Le général Gourko est un militaire de vieille roche, qui ne se plaît qu'aux émotions et aux aventures du champ de bataille. Il passe pour le cavalier le plus intrépide de l'empire. Cette habileté compte même pour beaucoup dans sa brillante carrière.

Dès le début, dans la guerre du Caucase et de Pologne, il se fit remarquer par une bravoure audacieuse qui aurait été de la témérité pour tout autre. Pendant la campagne de Crimée et le siège de Sébastopol, il figura honorablement à la tête des éclaireurs qui inquiétèrent les Français souvent sur la Tchernaiâ et du côté d'Eupatoria.

Avant l'ouverture des hostilités avec la Turquie, en 1877, il avait un fort beau commandement dans la garde impériale. Il le quitta avec joie, dès que le grand duc Nicolas lui proposa de marcher à la tête de l'avant-garde.

On se souvient de sa marche à travers les Balkans, où il s'empara des passes fameuses de Chipka, pour semer ensuite l'épouvante jusqu'aux environs d'Andrinople.

DANS LA NUIT

CONTE FANTASTIQUE

Le crime passait dans l'obscurité.

Et sur le passage du Crime, les hommes s'écartaient avec terreur. Le souffle du monstre desséchait les arbres de la route, et la flamme de son œil farouche brûlait tout ce qu'elle rencontrait. Sa chevelure épaisse et noire se tordait comme les serpents des Furies ; ses dents grinçaient une menace ; et sa main fiévreuse tourmentait le manche de son poignard avec l'avidité que donne la soif du sang.

Et le Crime passait.

Il passait avec ses frayeurs, il passait avec ses épouvantes.

Et devant lui le désert se faisait, et le monde frissonnait dans l'attente du moment fatal où le Crime allait frapper.

Le monde frissonnait et se demandait sur qui allait se poser sa main.

Le monde frissonnait et se demandait quelle victime allait désigner son doigt.

Et le Crime passait, drapé dans les replis de son manteau, sombre et superbe comme un roi détroné cherchant à travers la noirceur.

Là-bas venait le Remords, échevelé, livide, se déchirant la poitrine, se maudissant et maudissant les hommes, errant lui aussi à la recherche de sa vengeance.

Le Remords cherchait le Crime pour l'anéantir.

Et le Crime cherchait le Remords pour le tuer. Ils allaient l'un vers l'autre, et d'aussi loin qu'ils se virent à la lueur des astres, ils se reconurent.

Deux voix retentirent, deux voix féroces qui demandent du sang, et les ennemis, arrivés l'un près de l'autre, s'arrêtèrent pour se mesurer du regard.

Le Crime ricannait.

— Il y a longtemps que je te cherche, dit-il à l'autre, tu as empoisonné mes jouissances, tu as parlé le langage du bien à mon cœur — s'il est vrai que j'ai un cœur — tu m'as tourmenté, tu m'as fait souffrir. Il est temps que j'assouvisse ma haine, que je te détruise à jamais. Tu vas périr, Remords ! Remords, tu vas périr, de ma main, et ta voix ne troublera plus la joie frénétique de mes œuvres.

Et l'autre grinçait des dents.

— L'heure est venue, ô Crime, qui m'as donné l'être pour m'abreuver de souffrances ! l'heure est venue où je vais enfin être vengé de tous mes maux. Tu vas mourir, étranglé par le remords, je vais contempler le dernier soubresaut de ton agonie, je te verrai étendu sur le sol et te débattant dans les convulsions du désespoir ! Et je goûterai les plaisirs de la vengeance, et avec toi périront mes tourments..... Meurs !

— Meurs ! hurla le Crime de son côté, et les deux fantômes se précipitèrent l'un vers l'autre avec une rage de damnés.

Il y eut des rugissements de fureur dans les ténèbres, des blasphèmes et des grincements de dents. La lutte ne fut pas longue. Enlacés comme des serpents, les lugubres lutteurs se roulaient sur le sol et se tordaient dans une mutuelle étreinte. Leurs os craquaient, de fauves lueurs sortaient de leurs prunelles enflammées, leurs mains crispées cherchaient la gorge de l'adversaire.

Soudain, deux cris s'échappèrent du sombre groupe, un cri désespéré qui s'éteignit dans des flots de sang noir, et un cri sauvage de triomphe. La clameur terrifiante du Crime étranglé, et la voix joyeuse du Remords qui tuait.

Et quand tout fut fini, quand le dernier soupir fut échappé des lèvres du cadavre, quand le dernier tressaillement eut agité les membres de l'assassiné, le Remords se leva debout sur le corps de son ennemi, prêt à entonner son chant de victoire.

Mais tout à coup ses traits s'assombrirent de nouveau, une stupeur indicible se peignit sur son visage, son œil devint hagard, et se tordant les bras, il laissa échapper un râle de malédiction répété par tous les échos de la nuit.

— Rage ! Rage ! Sa mort ne me laisse pas tranquille ! Le serpent me ronge encore les entrailles ! Je suis maudit...

Et farouche, éperdu, ne sachant ce qu'il faisait, il partit d'une course échevelée, furibonde et sans but. Il allait, bondissant comme une bête fauve, râlant comme un possédé, sa poitrine n'était plus qu'un brasier ardent, son manteau noir lui semblait un vêtement de feu.

Le Remords avait traversé les forêts, passé les fleuves, franchi les précipices, escaladé les montagnes, et toujours le corps ensanglanté de sa victime le poursuivait, grimaçant dans sa laideur et cherchant à le saisir de ses mains de fer.

Le Remords avait peur, ses dents claquaient dans sa bouche, il tremblait. Mais n'importe ! il fallait bien courir, le cadavre arrivait... En avant ! en avant ! le cadavre le poursuit !... En avant... Et il courait, tombait, se relevait, courait encore, criait, rugissait. En avant !

Enfin, épuisé de fatigue, le Remords s'arrêta et jeta un regard effaré devant lui... Là, à ses pieds, il y avait un cadavre laid et difforme, avec un manteau, un cadavre baigné dans le sang et la boue, un cadavre qui grimaçait... le cadavre du Crime.

Le meurtrier, décrivant une courbe, était revenu au point de départ au lieu de l'assassinat.

Peu à peu son regard devint fixe et vitreux, ses traits s'abaissèrent, s'avançant comme l'eût fait un automate, il se baissa et, appliqua son oreille sur le cœur du Crime.

Puis, après un instant, se relevant tout droit dans la nuit :

— Voici que les morts viennent aussi ! cria-t-il en éclatant d'un rire convulsif

Le Remords était fou.

DENIS RUTHBAN.

USAGES ET COUTUMES

FUNÉRAILLES

VOICI un triste chapitre. Mais hélas ! il n'est personne qui échappe au malheur de perdre l'un des siens. Et l'étiquette et la coutume, qui n'abdiquent leurs droits en aucune circonstance, règlent la façon dont nous devons porter ou, tout au moins, manifester notre douleur.

Quand la mort entre dans une maison, les plus forts parmi les amis ou les parents, rétablissent autour de celui que la vie vient d'abandonner, une sorte de calme et d'ordre qui sont de décence rigoureuse. On ferme les volets, les persiennes, les portes ; on allume des bougies dans la chambre mortuaire. Le corps est gardé jusqu'au moment et après qu'on l'a mis au cercueil, et on lui fait subir une toilette, sur laquelle il n'est pas besoin d'insister, car tous les peuples du monde et toutes les classes de ces peuples ont eu l'idée de parer le cadavre pour le tombeau.

Quelquefois la chambre du mort est transformée en chapelle ardente, où ceux qui l'ont aimé sont admis à le revoir. Plus rarement, le cercueil ouvert est descendu dans un salon tendu de draperies funèbres et illuminé comme une église. Cette décoration dépend absolument de la situation de fortune du défunt ou de ses héritiers. Ceux-ci, en tenant compte, bien entendu, de leur position pécuniaire, ne doivent ni lésiner ni marchander, quand il s'agit de dépenses de cette espèce. Ils sont tenus de faire honorablement les choses, cela ne veut pas dire qu'ils soient obligés d'étaler un faste ruineux, tout relatif qu'il peut être, mais qu'il est de bon goût, en ces tristes circonstances surtout, de ne commettre aucune mesquinerie.

On éloigne les jeunes enfants de la chambre mortuaire, où il faut faire régner le silence, où l'on doit marcher doucement, parler bas, où la vie ordinaire est, pour ainsi dire, suspendue.

Dans le grand monde (comme on dit),—et voilà que l'usage se répand dans tous les mondes (comme on dit encore),—les lettres d'invitation au convoi sont rédigées au nom des seuls parents masculins; les femmes de la famille n'y figurent pas, même la veuve, même la mère, même la fille!

Le jour de l'enterrement, le cercueil est exposé sous la porte de la maison. On l'entoure de lumières, on le couvre de fleurs, dernier hommage, dernier présent à celui qui va disparaître à jamais! Chaque ami apporte son bouquet, sa couronne. On se souvient des imposantes funérailles du grand tribun et du grand poète, où les fleurs s'entassaient par monceaux énormes. L'antiquité donnait aussi des fleurs aux morts. Elle leur avait conservé le pavot et la primovère. Elle couronnait de roses sauvages les jeunes vierges enlevées par la "noire voleuse."

Les domestiques en deuil, un nœud de crêpe à l'épaule,—à leur défaut une garde,—sont rangés sous le porche, autour de la bière.

Les invités qui se rendent à la maison mortuaire sont reçus par les parents masculins. On se serre la main. Des conversations ne s'établissent jamais entre les personnes présentes. Ce serait une inconvenance suprême. Si on est forcé de se dire quelque chose, on parle bas, à demi voix. Les parents du mort sont en habit, en grand uniforme, ou en autres vêtements de deuil, s'ils n'ont pas droit à l'uniforme ou ne possèdent pas d'habit. Dans tous les cas, la tenue est d'une scrupuleuse propreté et très soignée.

Si le mort est un personnage officiel, il faut prendre des dispositions, réglées d'ailleurs par un cérémonial d'Etat. Certaines positions entraînent aussi certaines cérémonies, arrêtées d'avance.

ANN SEPH.

UNE HÉROÏNE CHRÉTIENNE

Je suis un vieux soldat, et j'ai vu plus d'un noble exemple de courage sur le champ de bataille, mais le vétéran le plus ancien et qui a affronté toutes les batailles ne déploie pas plus de sang froid, ni plus de simplicité héroïque dans l'accomplissement de son devoir que cette intrépide armée de sœurs de charité.

Le 18 août 1870, je fus blessé dans la bataille de Gravelotte (Lorraine) et j'étais étendu au milieu des morts et des mourants. Le soir arriva : Je me demandais si j'allais mourir en cet endroit, oublié comme tant d'autres pauvres soldats, et mes pensées se portaient vers mon père et ma mère, qui sans doute priaient pour moi.

Ceux qui n'ont jamais quitté le foyer paternel—ceux qui espèrent expirer dans les bras de parents chéris—ne peuvent pas réaliser les angoisses, l'affreuse perspective d'une mort solitaire, le soir, sur un champ de bataille, sans entendre un seul mot d'encouragement ni sentir le pressentiment d'une main. A cette heure suprême notre seule source de consolation est de se jeter à la merci de Dieu.

Tout à coup, à une distance de quelques pas, j'aperçus, agenouillée dans un terrain souillé de sang, une Sœur de Charité. Jamais, je pense, n'ai-je éprouvé une joie si intense ou tant de soulage-

ment à la vue de cette religieuse. Quelques secondes auparavant, j'étais presque au désespoir. La coiffe blanche avait suffi pour faire revivre en moi mon courage et ma foi. Par un effort suprême, qui me causa de grandes douleurs, je réussis à me soulever, et à m'accouder de manière à mieux voir et à être vu. Je n'osais pas crier, crainte d'être épié par des traînards de l'armée allemande, qui avaient l'habitude barbare d'achever les blessés.

La Sœur était agenouillée auprès d'un pauvre soldat dont elle pansait les blessures, tout en lui adressant des paroles d'encouragement. Je ne pouvais pas saisir les mots, mais d'après les inflexions de la voix je comprenais le sens. J'étais sur le point de l'appeler doucement, quand j'entendis le galop d'un cheval, et un cavalier parut aussitôt. Il tenait une lance dans sa main gauche, et dans sa droite l'épée d'un officier français, laquelle je reconnus sur le champ par les glands dorés qui pendaient de la garde. En s'approchant de la Sœur, il lui fit des menaces en mauvais français. La pieuse femme se leva, et étendant la main d'une manière suppliante, elle montra le soldat blessé. "Voyez, dit-elle, je soulage ce pauvre malheureux."

Le cavalier tartare fit reculer son cheval, comme s'il eût craint d'être arrêté par cette femme, et brandissant son épée au-dessus de sa tête, d'un seul coup il trancha la main droite de l'héroïne. Elle fit un faible gémissement, et tomba par terre en faisant le signe de la croix avec son bras mutilé, tandis que le Prussien partit au galop en poussant un grognement sauvage.

Je tombai sans connaissance. Quand j'ai recouvré mes sens, j'étais dans une ambulance, et une Sœur était penchée sur moi. D'abord je la pris pour celle que j'avais aperçue sur le champ de bataille, mais non—celle-ci avait ses deux mains. Qu'est devenue la Sœur de Charité blessée? Elle séjourne maintenant avec les anges, à côté d'une rivière de crystal, et son front est pour toujours ceint de la couronne du martyr.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit que madame John Jacob Astor possède des diamants pour plus de \$800,000.

—Les Jésuites ont présenté au pape la somme de £40,000, comme contribution de leur ordre au denier de Saint-Pierre.

—Plusieurs objets de valeur, qui avaient été exhibés à l'exposition vaticane, ont été volés. Parmi les objets volés, il y a un calice évalué à £2,000.

—Les cadeaux reçus par S. S. Léon XIII, à l'occasion de son jubilé, s'élèvent à au-delà de \$20,000,000, dont la moitié en argent comptant.

—On punit, à Moroco, les femmes dont la langue répand scandale en leur frottant les lèvres avec du poivre de cayenne.

—On estime que le pape a reçu 2,500 té grammes de félicitations des différentes parties de la terre à l'occasion de son jubilé.

—Il existe, dans plusieurs villes des Etats-Unis, des établissements où l'on fait une spécialité de rapiécer et raccommoder les bas et les chaussons.

—On jugeait un vagabond. "Vous avez été pris, pour la trentième fois, sur la voie publique. Vous n'avez donc pas de domicile?" "Pas ma faute; j'attends que les loyers baissent."

—Le prince et la princesse de Galles célèbrent, le 10 mars 1888, leurs noces d'argent. A cette occasion, le conseil communal de Londres leur offrira le modèle en argent de l'Institut impérial que l'on construit en mémoire du jubilé de la reine Victoria.

—Edison va nous causer une surprise. Cette fois nous prendrons un morceau de papier, le mettrons dans une machine, lui parlerons, le retirerons ensuite et l'enverrons sous enveloppe. Voilà l'ouvrage qu'aura à faire la première personne. Alors celui qui recevra le papier le mettra dans une autre machine, et, ô merveille! cette seconde personne entendra de l'intérieur

de l'instrument les mots dits par la première personne au papier! On nous apprend que ces nouvelles machines vont être prochainement mises en usage.

Les bruits de guerre commençant à se répandre de plus en plus, il est bon de connaître les forces des puissances engagées. La Russie compte, en temps de paix, 10 régiments de cavalerie de la garde et 46 régiments de dragons, comprenant ensemble 328 escadrons; 2 régiments de la garde et 15 régiments de cosaques de l'armée du Don, comprenant ensemble 98 sfofnias; 1 escadron de la garde et 4 régiments de l'armée de Terck, comprenant 17 sfofnias, 1 régiment de l'armée d'Asstrakan de 4 sfofnias, 6 régiments de l'armée d'Orembourg, comprenant 30 sfofnias; 1 escadron de la garde, 1 sfofnias d'enseignement et 3 régiments de l'armée de l'Oural, comprenant 17 sfofnias; 3 régiments de l'armée de Sibirie, comprenant 18 sfofnias, 1 régiment de 4 sfofnias de l'armée de Smiratchevsk, 1 régiment de l'armée de Sabalkal de 6 sfofnias et 2 sfofnias de cosaques du fleuve l'Amour. Il faut joindre à cet effectif 24 sfofnias de Cavalerie irrégulière stationnées en Asie.

En résumé, la Russie pourrait, en cas de guerre européenne, faire entrer en ligne 577 escadrons de sfofnias de cavalerie. Ce chiffre, joint à l'effectif de la cavalerie française, donne un total de 618 escadrons en temps de paix. Quant aux puissances alliées, voici leurs effectifs respectifs de cavalerie en temps de paix:

1. Empire allemand, 372 escadrons;
2. Autriche-Hongrie, 246;
3. Italie, 144.

Soit un total de 762 escadrons.

Ajoutons que la cavalerie russe européenne compte 99,676 hommes et 91,754 chevaux; la cavalerie allemande 66,948 hommes et 62,469 chevaux et la cavalerie austro-hongroise 44,170 hommes et 37,023 chevaux.

Ces chiffres ne comprennent pas la cavalerie de réserve. Les chiffres donnés ci-dessus sont fournis par le correspondant militaire du *Post* et assurés être très exacts.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Adolphe Descary (\$50.00), 85½, rue St-Constant; J. B. Renaud, 299, rue Amherst; Cyrille Gervais, 911, rue Mignonne; Dele Rosana Labouté, 212, rue St-Dominique; Dame Alfred Lussier, 148, rue Richmond; A. Patenaude, 352, rue Craig; Dame G. Laurencelle, 128, rue Berri; Napoléon Cardinal (\$25.00), 37, rue Olier; J. B. Chauvin, 95, rue Menai; J. B. Morin, 8, rue Rousseau; Ed Fournier, 6, ruelle Leduc; George Lagace, 470, rue Wolfe; Dame veuve Agnès Lynch, 2615, rue Notre-Dame; Joseph Larin, 54, rue Barré; Alfred Doré, 283, rue La-guchetière; Alfred Pilon, 477, Avenue Laval; Joseph Leduc, 181, rue Barré; Charles Spénard, 58, rue St-Antoine; Dame veuve Rosalie Houllier, 249, rue Iberville; Didier Léonard, 248, rue Guy; David Wasbrood, 2091½, rue Notre-Dame; Joseph Léveillé, 18, rue Rolland; Médard Barbeau, 422, rue des Seigneurs; Albert Desnoyers (\$10.00), 1, rue St-Dominique; Dame S. Bélanger, 128, rue St-Laurent.

Québec.—Ulric Germain (\$4.00), 3, rue Arago, St-Roch; Onésime Boiteau, (deux primes) 2, rue Prévost; Chs. Robillard, employé au *Canadien*; Joseph Magnan, 290, rue St-Jean; Joseph Paquet, rue du Pont, St-Roch; P. Gosselin, rue St-Valier, St-Sauveur; Lexina Bervier, 2, rue Hermine, St-Sauveur; Siméon Gosselin, 92, rue Sauvageau, St-Sauveur; Joseph Rondeau, 386, rue St-Jean; J. Gilbert, 298, rue St-Jean; Félix Marois, 29, rue Colomb.

Hull, P. Q.—Delle Agnes McAvoy, 130, rue Main; E. E. Madore.

St-Henri de Montréal.—Charles Mailhot, 72, Avenue Atwater; Edouard Latour, 80, rue Gareau; Delle Adèle Ross, 89, rue Bourget.

Longueuil.—Alex. Cotté.

Côteau St-Louis.—Arthur Laperrière, 11, rue St-Etienne.

St-Joseph (Beauce)—Pierre Légaré.

Boucherville.—Jules Normandin.

Village St-Gabriel.—J. T. Bérubé, coin des rues Centre et Napoléon.

QUARANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le quarante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de février), aura lieu SAMEDI, le 3 mars à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 354.—LETTRES A CHANGER

Les gredins ont applaudi, les fonds ont été volés, mais je suis à bout de mes farces.

SOLUTIONS :

No. 350

Le gueux souvent souffre de mon Premier
En n'ayant pas un peu de mon Dernier ;
Sans mon Second qu'est donc la volaille ?
Mon Troisième est plus petit qu'une file.

F A I M
A I L E
I L O T
M E T S

No 351.—Le monument est : Palais-Royal.
No 352.—La mot est : Meunier.
No 353.—Les mots sont : Souris et Roussi.

ONT DEVINÉ :

A. P. Letendre, Rimouski ; R. Roy, Ottawa ; Joseph Donaldson, Mlle G. Poitras, A. Dupuis, Québec ; Willmann, A. M. D., Mlle J. Langlois, Mlle E. Cinq-Mars, R. Monty, A. Lafortune, Mlle E. Lanctôt, Montréal.

VENTE, ACHAT, ECHANGE de Timbres-Poste pour Collections. Toujours en main un assortiment de 3,000 variétés à des prix réduits. Agents demandés pour la vente des célèbres paquets le "Globe."

ANT. R. VALLÉE.
406, rue Lagachetière, Montréal.

AMELIORATION !

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagachetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

The London Illustrated News (édition canadienne) Journal illustré, publié à New-York contenant 12 pages de texte et 8 pages de magnifiques gravures. Prix d'abonnement : \$1 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; 1- numéro, 10 cents. S'adresser comme suit : Potter Building, Park Row New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$3 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 54, Park Place, New-York États-Unis.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

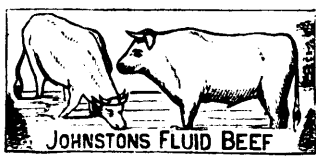
DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Écossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

27973



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

DONNERA

La plus grande quantité de nutriments sous le plus petit volume. C'est le seul aliment qui peut être entièrement digéré par l'estomac le plus faible.

C'EST LE GRAND FORTIFIANT

ETRENNES! ETRENNES! !

— 000 —

Le plus beau choix de Livres d'Étrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médillons et Croix. — Albums pour photographies, Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18-RUE SAINT-LAURENT-18

MONTREAL

AVIS IMPORTANT

Afin d'écouler notre présent stock, qui est encore très considérable, et afin de faire place aux nouvelles marchandises du printemps, nous avons réduit nos prix de

10 POUR CENT

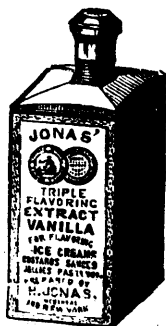
Nous donnons de plus un escompte spécial pour le comptant proportionné à l'importance de la commande. Tous nos meubles sont de première classe.

Wm. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

N. B.—Toutes commandes gardées en magasin jusqu'au premier mai gratis.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSKS DES SQRURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,
ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

CHEZ S. A. DE LORIMIER

(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 21 MARS PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTREAL

LES CENTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirment, avec plaisir, le témoignage suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau Minérale de St-Léon,

Monsieur.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhumatismes, des maux de têtes et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos. Votre dévoué,

MADAME LÉGER,

Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-Léon est vendue, en gros et en détail, par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèques, ou envoyez 30 cents pour un livre de 178 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St. New-York.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 25 février 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

« Je me hâtai de ranger mon linge afin de ne point inspirer de défiance à mon maître, qui surveille tout par lui-même et qui certainement aurait voulu savoir pourquoi je quittais ma besogne inachevée... Je me glissai ensuite hors de l'office sans faire de bruit, je montai l'escalier rapidement, je frappai à votre porte, et vous en savez aussi long que moi... »

—Merci, mon enfant... merci mille fois, murmura Pauline dont les larmes coulaient avec abondance, je n'oublierai jamais, non, jamais, la preuve d'affection que vous venez de me donner, et j'en serai reconnaissante jusqu'à mon dernier jour... —Hélas! madame la baronne, ce que j'ai fait est bien peu de chose... j'aurais voulu pouvoir davantage...

—Dieu vous récompensera, Gretchen, du touchant intérêt que vous témoignez à une pauvre femme bien malheureuse...

—Madame la baronne a-t-elle quelques ordres à me donner?... demanda la jeune fille, veut-elle que j'aille avertir M. le baron, afin qu'il se tienne sur ses gardes et ne rentre pas à l'hôtellerie?

—Le prévenir, c'est impossible... Où est-il en ce moment? Je l'ignore. Reviendra-t-il avant le jour? Je ne le sais pas...

—Ainsi donc, je ne puis rien faire pour être utile à madame la baronne?

—Vous pouvez me rendre un service...

—Un service!... lequel? parlez, madame, parlez, je suis prête... de quoi s'agit-il?

—Il s'agit de sortir un instant de cette maison, et de vous assurer si l'homme que vous nommez le Corbeau rôde sur la place, et si les abords de l'hôtellerie sont surveillés... Le pouvez-vous et le voulez-vous?...

—J'y cours à l'instant, madame, et je reviendrai tout à l'heure avec une réponse bonne ou mauvaise...

Gretchen quitta la chambre. Avant que cinq minutes se fussent écoulées, elle reparut.

—Eh bien? lui demanda Pauline.

—Madame la baronne, répliqua tristement la blonde enfant, je vous apporte une mauvaise nouvelle...

—Dites sans crainte cette nouvelle, Gretchen. J'ai la force de tout entendre...

—Le Corbeau et deux autres hommes de la même espèce se cachent sous les portes des maisons voisines... Il est impossible de sortir de l'hôtellerie ou d'y rentrer sans passer sous leurs yeux. Pauline pencha sa tête sur sa poitrine.

—Allons... balbutia-t-elle, tout est perdu!... Dieu est juste... Le crime a été commis... la punition ne se fera pas attendre! J'ai méprisé l'a-

vertissement que Dieu m'envoyait... j'ai mérité ma part de souffrance...

Gretchen, comprenant que sa présence n'était plus utile, quitta discrètement la chambre, en jetant sur la malheureuse jeune femme un regard empreint de la plus tendre pitié. Pauline, à bout de force et de courage, se laissa tomber à genoux; elle cacha sa tête entre ses mains et éleva longuement son âme vers le ciel. Un peu ranimée par cette prière ardente, elle prit place sur le sofa et s'absorba dans une rêverie muette, ou plutôt dans une sorte d'engourdissement physique et moral qui n'était ni la veille ni le sommeil, et qui lui laissait percevoir, d'une façon très nette et très distincte, la sensation de la douleur et de l'angoisse. Deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi. Pauline fut rappelée à elle-même par le bruit d'une porte qui s'ouvrait; elle fit un mouvement brusque, elle se retourna et elle vit en face d'elle son mari qui la regardait d'un air étonné.

—Eh quoi, s'écria-t-il, encore debout, ma chère enfant! quelle sottise!... Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée, ainsi que je vous l'avais recommandé d'une façon très formelle et très positive avant de sortir?

Pauline, au lieu de répondre, courut à la première porte, celle qui donnait sur l'escalier; elle

—C'est impossible! s'écria le baron, tout à fait impossible! Les traites valaient de l'or en barre.

—Les traites étaient fausses... interrompit la jeune femme.

Lascars devint livide et toute son assurance disparut.

—Fausses, balbutia-t-il, grand Dieu! que m'apprenez-vous? Croyez bien que j'ignorais...

—Assez de mensonges, monsieur! assez d'intimités! reprit violemment Pauline, vous le saviez! Ces traites ont été fabriquées par vous...

—Pauline, que dites-vous!... je vous jure... Ne croyez pas... Je vais, du reste, écrire à l'instant, et les redemander aux banquiers...

—Il est trop tard...

—Trop tard! répéta le baron tout effaré, pourquoi trop tard?

—Les banquiers ont dépisté le faussaire... Les traites sont entre les mains du chef de la police de cette ville.

—La police! fit Lascars d'une voix presque éteinte, la police se mêle de mes affaires! la police s'occupe de moi!

—Ordre est donné de s'emparer de vous aujourd'hui même, au point du jour...

—Mais alors... alors... je suis perdu!

—Ne vous l'ai-je pas dit tout à l'heure?

—C'est à peine s'il me reste le temps de fuir!

—Fuir? et comment? les abords de l'hôtellerie sont surveillés... des agents apostés dans les ténèbres font le guet sur la place...

Lascars se frappa le front avec désespoir.

—Je ne veux cependant pas tomber vivant aux mains de ces gens-là! cria-t-il, dussé-je me faire sauter le crâne, je ne me laisserai point emprisonner... juger, condamner.

Pauline ne répondit pas.

—Et pourtant il faut que je vive, continua le baron, il le faut, je veux vivre! je suis loin de l'âge où l'on meurt! je suis jeune pour longtemps encore! Oh! je m'échapperai, je m'échapperai.

—De quelle manière? demanda la jeune femme.

Lascars enfoua dans ses cheveux ses deux mains frémissantes, et sembla faire appel à tout son sang-froid, à toute sa présence d'esprit. Illuminé sans doute par une inspiration soudaine, il plaça derrière un meuble le seul flambeau dont la bougie fût allumée, de manière à plonger momentanément la chambre dans une obscurité presque complète. Il s'approcha ensuite de l'une des fenêtres, il l'ouvrit sans bruit et il se pencha au dehors. Cette fenêtre donnait sur un jardin assez vaste dépendant de l'hôtellerie et entouré par une muraille de clôture qui longeait une ruelle toujours déserte, même en plein jour. Un voile de ténèbres opaques enveloppait ce jardin; aucun bruit, même le plus léger, même le plus insaisissable, ne troublait le silence profond de la nuit... Un espace de vingt-quatre pieds environ séparait les fenêtres du second étage, des plates-bandes garnies de fleurs qui formaient au rez-de-chaussée une ceinture odorante et multicolore.

—De ce côté le chemin doit être libre, murmura Lascars.

Il s'élança dans la chambre à coucher, il arracha, d'une main frémissante, les draps et les rideaux du lit qu'il divisa en plusieurs bandes mises bout à bout et nattées les unes avec les autres



Valentin et Karl s'approchèrent du misérable corps dont la face reposait dans une mare de sang.—(Page 74, col 8.)

fit tourner la clef dans la serrure et poussa les verrous intérieurs, de manière à rendre impossible toute surprise immédiate. Lascars la regardait faire avec une stupeur grandissante.

—Ah ça! ma chère, lui demanda-t-il au moment où elle revint auprès de lui, que signifie ceci?... Devenez-vous folle? Parole d'honneur, je suis presque tenté de le croire...

Pauline attachait sur son mari ses yeux secs, étincelants de fièvre et chargés de mépris...

—Monsieur, lui dit-elle d'une voix brève et timbrée si légèrement qu'il eut peine à la reconnaître, monsieur, vous êtes perdu...

Lascars, ne soupçonnant pas la vérité terrible, ne prévoyant même aucun danger, ne sourcilla point. Un sourire ironique vint à ses lèvres, il haussa les épaules et demanda:

—Quelle est cette raillerie?

—Monsieur, continua Pauline sans même paraître avoir entendu l'interruption de son mari, vous comptez recevoir de l'argent demain... une somme considérable... Cent mille livres, je crois. Lascars fit un geste de stupeur.

—C'est vrai... répliqua-t-il, j'attends cent mille livres... Mais comment pouvez-vous savoir?...

Au lieu de répondre, Pauline continua:

—Cet argent n'arrivera pas...

pour augmenter leur force de résistance. Il revint alors trouver Pauline, et, lui montrant les cordes qu'il venait d'improviser, il lui dit d'un air triomphant :

—La police d'Aix-la-Chapelle en sera pour ses frais! Ceci est la liberté...

—Vous avez trouvé le moyen de fuir?

—Oui, dans quelques minutes je serai hors de l'hôtellerie. Dans une heure, je serai hors de la ville...

X

—Dieu vous protège et Dieu vous conduise!... murmura la jeune femme, ce vœu, je le forme du plus profond de mon âme, malgré tout le mal que vous m'avez fait.

Lascars assujettissait solidement l'extrémité de sa corde de sauvetage à la barre d'appui de la croisée. Pauline reprit :

—Mais si votre mauvaise étoile vous fait rencontrer ceux qui vous cherchent, que ferez-vous?

—Je suis armé, répondit Roland, et malheur à quiconque osera porter la main sur moi.

—Du sang!... murmura la bonne avec épouvante.

—Il le faudra bien!... Je vous répète que je ne tomberai pas vivant aux mains de ces hommes, et, s'ils sont nombreux, si je vois que toute résistance est inutile, je tournerai mon arme contre moi-même et je me ferai sauter le crâne.

Lascars achevait de fixer la corde.

—Maintenant, reprit-il, le moment est venu de nous séparer. Adieu donc, Pauline, ou plutôt au revoir, car aussitôt que je me trouverai en lieu sûr, je vous écrirai de venir me rejoindre. Obéirez-vous à cet appel?

—Il le faudra bien... C'est mon devoir, je le remplirai jusqu'au bout sans hésiter.

—Je le sais, murmura Lascars, vous êtes une noble femme, et peut-être méritiez-vous un autre mari... Enfin, ce qui est fait est fait, et nul ne peut rien au passé.

Pauline soupira involontairement. Roland lui tendit la main, mais elle n'avança pas la sienne.

—Soit! fit le baron avec un sourire dédaigneux, oh! je ne vous contraindrai pas. Adieu! répéta-t-il ensuite, je pars.

—Vous n'ignorez point, dit la jeune femme d'une voix hésitante, que vous me laissez sans ressources.

—Des ressources!... s'écria Roland avec une colère concentrée, en ai-je pour moi-même?... Sachez, madame, qu'il ne me reste plus un louis, plus un écu, plus un sou!...

—En êtes-vous là? répondit vivement Pauline, j'ai quelques bijoux encore... prenez-les... ils vous aideront dans votre fuite.

Sans l'obscurité presque complète qui régnait dans la chambre, Pauline aurait pu voir Lascars rougir légèrement, malgré son impudence habituelle. Il ne sembla point avoir entendu l'offre généreuse que sa femme venait de lui faire, il saisit des deux mains la corde à laquelle il allait se confier, et, enjambant sans hésitation la barre d'appui, il se laissa glisser dans l'espace. Au bout de quelques secondes, le fugitif touchait terre; depuis un instant déjà, les ténèbres le cachaient complètement, mais la baronne, penchée au dehors de la fenêtre, pouvait entendre sur le sable des allées, le faible bruit de ses pas qui s'éloignaient.

—Oh! oui, répéta la pauvre femme quand ce bruit léger fut devenu tout à fait indistinct, que Dieu le conduise et le protège... C'est un grand coupable, sans doute, c'est mon mari, et je ne veux pas qu'on lise un jour, sur une liste de condamnés le nom de mon enfant!

Abandonnons pour un instant la baronne à sa sombre douleur, à son désespoir inguérissable, et suivons Lascars dans sa fuite. Arrivé à l'extrémité du jardin, il se mit à la recherche de quelque escalier, de quelque treillage, qui lui permit d'escalader la muraille et de s'élaner dans la ruelle. Non-seulement ses recherches ne furent pas inutiles, mais encore il trouva mieux qu'il ne l'espérait; nous voulons parler d'une petite porte sans serrure, fermée par deux verrous intérieurs, il n'eut que la peine de tirer ces verrous, il se trouva dehors, et il acquit presque immédiatement la preuve que les agents de police de la bonne ville d'Aix-la-Chapelle n'avaient point songé à

placer des guetteurs dans la ruelle, oubli d'ailleurs fort naturel, car la conviction que Lascars était sans défiance éloignait de leur esprit la pensée qu'il chercherait à s'échapper de l'hôtellerie d'une façon mystérieuse et clandestine. Le baron s'éloigna rapidement à travers un dédale de petites rues entrelacées. Son but était de mettre le plus vite possible une suffisante distance entre lui et le *Faucon-Blanc*; il ne tarda point à déboucher sur la grande place du Coursaal, et là il se dit à lui-même qu'il n'avait momentanément plus rien à craindre, car les agents, le sachant rentré et le croyant endormi, ne s'apercevraient de sa disparition et ne se mettraient à sa poursuite qu'au lever du soleil.

—Quand paraîtra le soleil, murmura Lascars avec un sourire de satisfaction, je serai déjà loin de la ville, et nul alguazil n'aura le nez assez fin pour lancer la meute sur mes traces!...

Une seule difficulté se présentait, mais elle était grave, et semblait, au premier abord, presque insoluble. Il n'est ni commode ni prudent de se mettre en route sans argent et sans papiers; l'absence de passe-port expose le voyageur à des ennuis, à des vexations et même à des arrestations continuelles; l'absence d'argent le condamne à des privations incessantes et le force à tendre la main à la charité publique, ce qui n'a rien de réjouissant; en outre, comment admettre un mendiant de haute mine et richement vêtu? Or, Lascars, nous le savons, ne possédait pas un sou; il avait bien son passe-port dans une poche de sa houppelande, mais ce passe-port ne pouvait que le compromettre au lieu de le servir. En une telle occurrence, quel parti prendre, et que décider? L'hésitation du baron fut courte.

—Je vais aller trouver mon nouvel ami le vicomte de Cavaroc, se dit-il, et, sans le mettre au courant de la situation nouvelle qui m'est faite, je lui emprunterai quelques louis. Il a besoin de moi, il compte absolument sur moi pour demain; il n'osera pas me mortifier par un refus. Quant aux papiers, je ferai en sorte de m'en passer; ma bonne tournure et mon aplomb me tiendront au besoin lieu de passe-port.

A peu près certain de la réussite de ce nouvel expédient, Lascars prit le chemin de la petite maison du vicomte, et il parvint facilement à la retrouver. Aucune lumière ne brillait à travers les jointures des volets du rez-de-chaussée et de ceux du premier étage.

—Diable! murmura Roland, est-ce que Cavaroc ne serait point encore rentré? Voilà qui ne ferait pas mon affaire! Peut-être est-il couché déjà, et endormi... Tant pis pour lui... je le réveillerai sans pitié!...

Lascars saisit le cordon de la sonnette et l'agita à plusieurs reprises, doucement d'abord, puis plus fort, puis très fort, sans obtenir de réponse, et sans que le moindre signe de vie se manifestât à l'intérieur. Evidemment la maison était déserte.

—Que le diable emporte les amoureux!... dit le baron presque à voix haute, en étouffant un juron sonore.

Puis il prit le parti d'aller attendre, sous les murs du jardin de l'hôtel Capellen, la fin du rendez-vous de Cavaroc.

Il passa devant la grille dorée et armoriée, il longea la muraille jusqu'à l'endroit où l'immense châtaignier dont nous avons parlé étendait ses rameaux séculaires. Là, il s'assura de la présence de l'échelle de soie, et, forcé de subir un retard qu'il maudissait de toute son âme, il se mit à se promener de long en large dans la rue, avec une impatience croissante, s'arrêtant de minute en minute, prêtant l'oreille au moindre bruit, et croyant sans cesse entendre, sur les échelons soyeux, le frôlement des habits de Cavaroc. Une demi-heure s'écoula ainsi. Au bout de ce temps, Lascars, dont l'agitation fiévreuse redoublait, eut la perception d'un bruit léger. On marchait rapidement dans le jardin dont il n'était séparé que par la clôture. Bientôt le bruit changea de nature; les feuillages du châtaignier s'agitèrent; les branches les plus basses s'entrechoquèrent; il devenait clair pour Lascars que Cavaroc quittait la belle Marguerite.

—Enfin, murmura-t-il, le voici! c'est en vérité bien heureux!

A peine le baron venait-il d'achever ces mots, que la plus foudroyante émotion s'empara de lui.

Une lueur fugitive, comparable à celle des éclairs, venait d'illuminer vaguement l'ombre du châtaignier, montrant à Lascars le vicomte debout sur le couronnement du mur. Une double détonation se fit entendre, suivie d'un cri lugubre, puis un corps humain s'abattit sur le pavé de la rue, avec un sourd fracas, avec un craquement sinistre d'os broyés et de chairs meurtries, et le silence et l'obscurité régnèrent de nouveau... Lascars, nous l'avons dit, fut semblable d'abord à un homme que la foudre vient de frapper, mais il se remit aussitôt, et il comprit ce qui s'était passé sous ses yeux, Valentin et Karl de Capellen venaient de tenir leur serment farouche, et de tuer comme un chien l'ami de leur sœur. Si Lascars avait pu conserver le moindre doute à cet égard, ce doute se serait dissipé presque à l'instant. Les feuillages du châtaignier furent agités de nouveau; les branches s'entrechoquèrent plus fort que jamais, et deux hommes, dédaignant de se servir de l'échelle de soie, sautèrent dans la rue l'un après l'autre. L'un de ces hommes portait une lanterne sourde qui se trahissait par un rayonnement égaré. Lascars recula, de manière à se trouver en dehors du cercle lumineux que projetterait la lanterne lorsqu'elle serait ouverte. Il resta cependant assez près pour ne perdre aucune des paroles prononcées par les meurtriers. L'âme de la lanterne fut démasquée, et Roland reconnut du premier coup d'œil les deux géants dont Cavaroc lui avait tracé le portrait. Valentin et Karl s'approchèrent du misérable corps dont la face reposait dans une mare de sang. Karl souleva le cadavre et regarda sans frissonner un visage qui n'avait plus rien d'humain.

—Les deux balles ont porté... dit-il froidement, elles ont traversé le crâne et sont ressorties par les orbites. Tudieu, mon frère, sais-tu que nous avons eu cette nuit le coup d'œil étrangement juste!

—Aussi, répondit Valentin avec une froideur qui ne le cédait en rien à celle de son frère, aussi l'homme est tombé roide mort.

—Justice est faite!

—Oui, justice!... l'homme était prévenu, reprit Valentin, nous avions juré!... Ce n'est pas nous qui sommes allés à lui, c'est lui qui est venu à nous. Ceci n'est ni assassinat ni guet-apens!... c'est vengeance loyale et légitime défense.

—Ainsi périsse quiconque osera nous braver! dit Karl d'une voix sombre.

—Ainsi périsse quiconque osera toucher à l'honneur des Capellen! ajouta le frère aîné.

—Qu'allons nous faire de ce cadavre? demanda Karl après un silence.

—Nous le laisserons où il est... répliqua Valentin.

—Ne peut-il nous compromettre?

—Non... cent fois non!... l'échelle de soie va disparaître... Personne au monde, excepté la chambrière de Marguerite, ne sait que cet homme s'introduisait la nuit dans les jardins de l'hôtel.

—Si cette misérable fille parlait, cependant...

—Elle ne parlera pas... je me charge d'elle. Tu vois, frère, que les soupçons ne sauraient nous atteindre.

—Soit! Et que deviendra notre sœur?

—Elle sera dans huit jours comtesse de Roland-seck ou séparée pour jamais du monde... Le mari de notre choix, ou le couvent!... Il faut qu'elle se décide, et qu'elle se hâte... Je parlerai demain à ma mère, et quand elle saura ce que je lui veux apprendre, je te jure qu'elle ne se laissera point attendrir par les larmes de Marguerite.

Ces paroles furent les dernières échangées entre Karl et Valentin. Les deux frères gravirent successivement les échelons de l'échelle de soie qui craquait sous leur poids; ils l'attirèrent ensuite à eux lorsqu'ils furent au sommet du mur, de manière à effacer toute trace des escalades de Cavaroc. Ceci fait, ils se suspendirent aux branches ployantes du châtaignier et se laissèrent tomber sur le sol, puis ils se dirigèrent ensuite vers l'hôtel avec le calme profond de deux hommes d'honneur qui viennent d'accomplir un devoir sacré. Lascars demeura seul en face du cadavre défiguré de Cavaroc.

XI

—Voilà une triste fin!... murmura le baron en se rapprochant du corps inerte et sans vie, aussi-

tôt que le bruit des pas de Valentin et de Karl eut cessé de se faire entendre dans le jardin de l'hôtel; le pauvre diable a fait un beau rêve et s'est réveillé dans l'autre monde!... Parole d'honneur je le regrette, d'autant plus que le contre-coup de sa mauvaise chance frappe sur moi, et que maintenant il ne peut me rendre le service que j'attendais de lui... Mais j'y songe, ajouta Lascars, illuminé par une inspiration soudaine, ici-bas, chacun pour soi!... L'infortune de l'un fait le bonheur de l'autre! La mort de Cavaroc est un coup de ciel et les frères de Marguerite ont travaillé dans mon intérêt! Le vicomte et moi nous étions de la même taille, ses traits et les miens se ressemblaient, et d'ailleurs son visage labouré de coups de feu et brisé dans sa chute est devenu méconnaissable! qui m'empêche de prendre sa place dans la vie et de m'éloigner sous son nom? Ses papiers entre mes mains établiront une identité que personne ne s'avisera de ma fuite; sans compter que les poursuites dirigées contre le baron de Lascars cesseront par la force des choses, dès que la police d'Aix-la-Chapelle croira que le baron de Lascars n'existe plus! Décidément l'idée est incomparable et me sauvegarde de tout péril! Le vicomte de Cavaroc est mort! vive le vicomte de Cavaroc!...

Lascars ne perdit pas une seconde pour mettre à exécution le plan hardi qu'il venait de concevoir.

Il fouilla le cadavre et s'empara des clés qu'il avait sur lui, ainsi que d'un portefeuille qui se trouvait dans la poche de la houppe; à la place de ce portefeuille, il glissa son propre passeport, puis il déchargea ses pistolets et les plaça près du corps, dans la mare de sang qui s'élargissait de seconde en seconde. Le résultat de cette dernière précaution devait être de faire croire à un suicide, suicide que les circonstances rendaient vraisemblable, car il était parfaitement naturel de voir un gentilhomme chercher dans une mort volontaire un refuge contre le déshonneur suspendu sur sa tête. Lascars, ayant ainsi tout prévu, se dirigea vers la petite maison que Cavaroc avait habitée. Il en ouvrit la porte avec une des clés enlevées au cadavre, et, parfaitement sûr de ne pouvoir être interrompu, puisque le valet de Cavaroc ne venait prendre son service que le matin, il explora toutes les armoires et visita l'un après l'autre les tiroirs de tous les meubles... Ces recherches consciencieuses furent couronnées d'un succès complet. Lascars trouva dans le secrétaire de la chambre à coucher une liasse composée de tous les titres et papiers de famille du vicomte... Rien n'y manquait, pas même un arbre généalogique parfaitement authentique. Cavaroc, comptant sur l'antiquité et l'illustration de sa race pour conclure à l'étranger un brillant mariage, avait eu soin de se mettre en règle de manière à pouvoir fournir sur-le-champ des preuves irrécusables à l'appui de ses assertions. Le baron s'empara de cette liasse comme d'un inestimable trésor. Il mit ensuite la main sur une bourse renfermant environ cent vingt-cinq louis, et, se constituant lui-même l'unique héritier de feu son ami il prit possession de cette bourse et de son contenu. Ainsi lesté, et en état de faire face aux premiers besoins, Lascars remit toutes choses en ordre, quitta la maison, ferma la porte derrière lui, et enfin sortit de la ville, sans trop savoir de quel côté il se dirigeait. Son intention était de marcher droit devant lui, d'un pas mesuré, avec la tranquillité alléguée d'un promeneur inoffensif, jusqu'à ce qu'il rencontrât une bourgade où il lui fût possible de se procurer une voiture de louage et des chevaux de poste qui l'emporteraient rapidement vers quelque grande cité. Là, sous le nom du vicomte de Cavaroc, il ferait en sorte de rétablir sa fortune à l'aide de ces moyens honteux dont il n'avait que trop l'habitude. En cheminant sur la grande route, Lascars s'occupait à édifier pour l'avenir toutes sortes de projets. Dans cet avenir et dans ces projets, Pauline ne tenait aucune place... Le baron n'oubliait pas cependant qu'il était marié, mais il se disait :

—Le caractère de Pauline et le mien sont en désaccord absolu... La pauvre enfant ne se trouve point heureuse avec moi et n'est pas plus faite pour être ma femme que je ne le suis pour être son mari... Elle me croira mort comme tout le

monde, et je n'ai nullement le sot amour-propre de penser que ma perte la plongera dans une inconsolable douleur... Elle portera décoment mon deuil, versera quelques larmes, par pure convenance, et prendra son parti d'être veuve. Je ne la désabuserai jamais... je lui rends sa liberté et je reprends la mienne... pour elle et pour moi cela vaudra mille fois mieux qu'une union mal assortie... Le sort en est jeté!... le baron de Lascars est bien mort et ne ressuscitera pas!...

Laissons le misérable gentilhomme édifier ses plans détestables, et marcher vers un but inconnu de nous et de lui-même; puis, tandis qu'il s'éloigne d'Aix-la-Chapelle, retournons dans cette dernière ville. Quelques heures s'étaient écoulées depuis le moment où Cavaroc était tombé sous les balles de Valentin et de Karl. Le crépuscule du matin succédait à la nuit, et les lueurs pâles de l'aube naissante faisaient blanchir à l'Orient le ciel encore sombre et brumeux. Un peloton d'une douzaine de soldats, commandé par un sous-officier, déboucha d'une rue voisine de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*, et fit son entrée sur la petite place. En tête des soldats marchait un homme entièrement vêtu de noir et s'appuyant sur une longue canne d'ébène à pomme d'ivoire. Cet homme était le magistrat chargé par la police d'Aix-la-Chapelle de présider aux arrestations de quelque importance. Il portait le titre de commissaire général. Au bruit des pas de cette petite troupe, le *Corbeau* sortit de l'embrasement d'une porte où il avait héroïquement lutté contre le sommeil, et les deux autres agents suivirent son exemple. Tous trois s'avancèrent à la rencontre du commissaire général.

—Eh bien? demanda ce dernier.

—Eh bien! monsieur le commissaire, répondit le *Corbeau*, je crois que l'affaire est dans le sac... —Notre homme?

—Il est rentré vers les deux heures, cette nuit.

—Et vous êtes sûr qu'il n'est pas ressorti?

—Oh! tout à fait sûr... à moins pourtant qu'il n'ait des ailes pour voler, comme les anges ou comme les oiseaux, ce qui ne semble guère probable... nous avons fait le guet sans nous relâcher une minute, et personne n'a montré le bout de son nez... J'ose espérer que monsieur le commissaire sera content de nous...

—Si vous avez véritablement fait preuve de zèle, il vous en sera tenu compte... mais ne perdons pas de temps; reprit le magistrat, j'ai voulu venir au point du jour afin d'emmener le prisonnier pendant que les rues sont encore désertes, et d'éviter le scandale d'une arrestation publique... venez...

Puis, s'adressant au sous-officier, il ajouta :

—Postez devant l'hôtellerie la moitié de votre monde et suivez-nous avec le reste, pour prêter main-forte à la loi en cas de besoin.

Le sous-officier fit le salut militaire et se tint prêt à obéir. Le *Corbeau* venait de soulever et de laisser retomber le lourd marteau de la porte cochère, qui s'ouvrit sur-le-champ. Otto Butler lui-même parut sous la voûte, et courba jusqu'à terre son échine souple devant le commissaire général. Autant l'ex-juif se montrait rogue et hargneux envers les agents subalternes, autant il devenait respectueux et même obséquieux jusqu'à la plus extrême platitude, à l'endroit des personnages d'un ordre supérieur.

—Monsieur le commissaire général prend la peine de venir en personne mettre la main sur le malfaiteur qui se fait appeler le baron de Lascars, dit-il, je me permets de lui souhaiter une heureuse capture.

—Grand merci, maître Butler... répondit le magistrat...

—Dois-je guider moi-même monsieur le commissaire général? reprit l'hôtelier.

—Je pense que cela n'est point utile; il nous suffira de connaître l'étage et le numéro de l'appartement.

—Second étage, numéro 16.

—M. de Lascars est-il seul chez lui?

—Seul avec sa femme, M. le commissaire.

—Seul avec sa femme, dites-vous. Ce gentilhomme est donc marié?

—Je n'en sais absolument rien, mais il est accompagné d'une personne à laquelle il fait porter son nom... Du reste, j'ai mauvaise idée de la dame...

—Pourquoi donc?

—Parce que le baron est un scélérat... Or, monsieur le commissaire général connaît, sans aucun doute, le vieux proverbe : *qui se ressemble s'assemble...*

—Les proverbes les plus vrais sont quelquefois menteurs, répliqua le magistrat en souriant.

—Oh! oui, monsieur le commissaire, s'écria la jeune et jolie fille qui venait de se mêler au groupe des gens de justice et des soldats, et qui n'était autre que la gentille Gretchen, il est bien menteur celui-là! Je répondrais de madame la baronne de Lascars comme de moi-même, et peut-être plus... Elle est bien malheureuse, la pauvre chère dame; elle pleure à s'en perdre les yeux, mais c'est un ange, un ange du ciel, et si son mari a fait de vilaines choses, elle en est aussi innocente que l'enfant à naître.

—Eh bien! eh bien! Gretchen, qu'est-ce que c'est? dit brusquement et sévèrement Otto Butler, stupéfait de l'audace inattendue de la jeune fille; que signifie cela? de quoi vous mêlez-vous, et comment se fait-il que vous vous permettiez de parler ainsi en présence de monsieur le commissaire général?

Gretchen, rouge et confuse, et maintenant aussi tremblante qu'elle venait d'être courageuse, baissa la tête et se mit à tordre entre ses doigts, pour se donner une contenance, l'extrémité d'une de ses longues nattes de cheveux blonds.

—N'imposez pas silence à cette enfant, monsieur Butler; répliqua le magistrat d'un ton ferme, elle a bien fait de dire sa pensée, de parler selon sa conscience... Je l'approuve et je la remercie; le jugement qu'elle porte sur madame de Lascars peut et doit être juste; la plus noble et la plus sainte créature se trouve enchaînée à un misérable par les liens indissolubles du mariage cela s'est vu trop souvent, hélas!

Le commissaire général se tourna vers les agents et ajouta :

—Nous avons à remplir un devoir rigoureux, messieurs, mais je vous recommande, je vous ordonne même d'avoir les plus grands égards pour madame la baronne de Lascars. Le mari est un grand coupable, je l'admets quant à présent, puisque les faits semblent l'accuser, mais rien ne nous prouve que la femme n'ait pas droit à tous nos respects.

—Ah! monsieur le commissaire, vous êtes bon, balbutia Gretchen en versant des larmes d'attendrissement.

Otto Butler, fort peu satisfait de la leçon qu'il venait de recevoir, regarda la jeune fille d'un mauvais œil et se dit tout bas :

—Tu me payeras cela, sottie fille!

Le magistrat, les agents et les soldats s'engagèrent dans l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

XII

La petite troupe, arrivée au second étage, s'arrêta devant la porte au-dessus de laquelle se lisait le numéro 16. Le commissaire général fit un signe et l'un des agents heurta cette porte, à deux ou trois reprises, avec le pommeau d'une lourde canne. Le bruit d'un pas léger se fit entendre à l'intérieur, et une voix émue demanda :

—Qui frappe?

—Au nom de la loi et de la justice, ouvrez! répondit le magistrat.

Les verrous furent tirés aussitôt; la porte tourna sur ses gonds et Pauline, pâle comme un spectre, les yeux entourés d'un large cercle qu'on eût dit tracé au charbon, parut sur le seuil. La malheureuse femme était méconnaissable, et cependant le magistrat fut frappé de la beauté de ses traits si purs, de la souveraine dignité de son attitude, et surtout de l'expression d'indicible douleur empreinte sur son visage dévasté par une nuit d'angoisses.

—Madame la baronne de Lascars, je pense?... dit-il avec un accent interrogatif, en saluant respectueusement.

—Oui, monsieur, murmura Pauline qui semblait ne se soutenir qu'avec peine.

—Madame la baronne, reprit le commissaire général, je suis magistrat et chargé d'une mission pénible... M. de Lascars, votre mari, se trouve en ce moment sous le coup d'une grave accusation. J'espère qu'il lui sera possible de se justifier, mais,

en vertu d'un mandat d'amener que voici, je dois m'assurer de sa personne... Que M. de Lascars agisse en homme sage et qu'il se soumette. Je dispose d'une force imposante et toute résistance serait inutile.

—Je suis seule, monsieur, absolument seule, balbutia l'infortunée en se cramponnant des deux mains au chambranle de la porte pour rester debout, car ses forces la trahissaient, mon mari n'est plus ici et ne doit point y revenir.

—Nous croyons avoir la certitude du contraire, madame, répliqua le commissaire général, et notre devoir est de visiter l'appartement.

Pauline sans prononcer un seul mot, se recula pour laisser le passage libre, et, plus morte que vive, elle alla tomber sur un siège. Le magistrat, suivi de son escorte, pénétra dans la première pièce; il y laissa deux de ses agents et il entra immédiatement dans la chambre à coucher. La ruelle du lit fut explorée; les placards furent ouverts, et ces recherches, nos lecteurs le savent d'avance, n'amènèrent aucun résultat.

—Je suis pourtant bien sûr qu'il est rentré et n'est pas ressorti! murmurait le Corbeau avec une mauvaise humeur croissante, car la perspective d'une récompense s'évanouissait pour faire place à celle d'un blâme sévère et mérité.

Il retourna dans la première pièce et s'approcha de la fenêtre qu'il ouvrit.

—Monsieur le commissaire général, s'écria-t-il tout à coup, en accompagnant ses paroles d'un juron énergique, ne cherchons pas plus longtemps! le diable s'en mêle! l'oiseau s'est envolé! mais peut-être n'est-il pas encore bien loin et pourra-t-on le rattraper avant qu'il ait gagné du pays.

—Comment? que voulez-vous dire? demanda vivement le magistrat.

—Regardez...

Et l'agent montra à son supérieur l'extrémité de la corde, improvisée avec les rideaux et les draps du lit, et suspendue à la barre d'appui de la fenêtre. Le commissaire général, certain désormais de l'évasion du coupable, jugea complètement inutile d'interroger Pauline, pour qui le silence était un devoir. d'ailleurs, il voulait, sans perdre un instant, donner les ordres nécessaires et lancer du monde à la poursuite du fugitif.

—Messieurs, dit-il, aux agents et aux soldats, nous n'avons plus rien à faire ici, retirons-nous.

Il salua de nouveau la jeune femme presque inanimée et sortit. Sur le palier du premier étage, il se trouva face à face avec Otto Butler qui montait de toute la vitesse de ses courtes jambes; l'ex-juif était haletant; il avait le visage bouleversé, l'air effaré, les yeux hors de la tête.

—Ah! monsieur le commissaire général s'écria-t-il en s'efforçant de reprendre haleine. Ah! monsieur le commissaire général...

—Eh! bien? demanda le magistrat.

—Vous avez fait buisson creux, le scélérat n'était point au gîte, il n'y pouvait point être.

—Comment le savez-vous?

—J'ai, pour le savoir, la meilleure de toutes les raisons! une créature humaine ne peut se trouver en deux endroits à la fois, n'est-il pas vrai?

—Certes! mais où donc en voulez-vous venir, maître Butler?

—J'en veux venir à ceci: ce scélérat de Lascars ne pouvait être en haut, parce qu'il est en bas.

—Vous l'avez vu?... demanda le commissaire stupéfait.

—Aussi bien que je vous vois.

—Il est arrêté?

—Mieux que cela.

—Comment?

—Il est mort! le gredin s'est rendu justice! il s'est fait sauter la cervelle!

—Un suicide! murmura le magistrat, ah! le malheureux!

—Je prétends, moi, qu'il a pris le bon parti, continua maître Otto Butler, le voilà quitte de la prison et des galères.

—Et vous dites que son cadavre est en bas?

—Oui, monsieur le commissaire général. Deux gardiens de la ville, en faisant leur ronde du matin, ont trouvé le corps baigné dans son sang près de l'hôtel de la baronne de Capellen; les pistolets étaient à côté... ils ont fouillé les vêtements du mort... Le passe-port qu'il portait sur lui leur a

appris son nom; ils savaient que le baron de Lascars logeait chez moi; ils ont pensé bien faire en le rapportant, et je suis monté vite et vite afin de vous prévenir et de vous empêcher de perdre votre temps dans l'hôtelerie.

—Nous allons constater l'identité, reprit le magistrat, et je dresserai procès-verbal de l'événement qui met fin à toutes les poursuites.

Le passage voûté de la porte cochère était encombré de monde. Un grand drap taché de sang recouvrait le corps roidi placé sur une civière, autour de laquelle s'entassaient une foule de gens du peuple, avides de satisfaire leur curiosité, et maudissaient le drap qui les empêchait de contempler à leur aise le visage du mort. Aux deux côtés de la civière se tenaient debout les agents par qui le cadavre avait été recueilli et apporté. Le commissaire général donna l'ordre d'éloigner les curieux et de fermer la portière. Aussitôt que le populaire eut opéré son mouvement de retraite, mais non pas sans mécontentement et sans murmure, le magistrat souleva le drap funèbre et sanglant, et découvrit le cadavre tout entier. La figure de Cavaroc, percée de balles, broyée, mutilée, offrait un aspect hideux et sinistre, et le commissaire, malgré son empire sur lui-même, ne put s'empêcher de frémir en le regardant. Il se tourna vers Otto Butler.

—Est-ce bien lui, lui demanda-t-il, l'homme qui se nommait le baron de Lascars?

—Oui, monsieur le commissaire général, répondit l'hôtelier avec assurance.

—Malgré les mutilations du visage, vous le reconnaissez? continua le magistrat.

—Je le reconnais.

—Vous êtes certain de n'être ni le jouet d'une ressemblance ni la dupe d'une illusion?

—J'en suis certain, monsieur le commissaire général, j'en fais serment par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! c'est à-dire, non, ajouta vivement le juif converti en se reprenant, une vieille habitude vient de m'entraîner. Ce serment-là ne vaudrait rien! mais je jure par mon saint patron!

Le magistrat fit comparaître devant lui, l'un après l'autre, les valets et les servantes de l'hôtelerie qui, depuis trois semaines, voyaient chaque jour M. de Lascars.

Il leur posa, en présence du cadavre, les mêmes questions qu'il venait d'adresser à Otto Butler. Tous, sans hésiter, répondirent que le corps inanimé étendu sur la civière était bien celui du baron. Le commissaire général se fit ensuite représenter le passe-port trouvé par les agents dans les vêtements du cadavre. La vue de ce passe-port aurait suffi pour anéantir ses derniers doutes, s'il avait pu toutefois en conserver quelques-uns, mais depuis un instant déjà il ne doutait plus, et l'identité du mort lui semblait établie de la façon la plus claire et la plus indiscutable. Il rédigea donc, séance tenante, un procès-verbal, dans lequel il constatait la mort violente du baron de Lascars, et, se fondant sur un enchaînement parfaitement logique de probabilités, il n'admettait point la pensée d'un assassinat. Il donnait le suicide comme certain et prouvé, et il trouvait les causes de ce suicide dans la situation du gentilhomme coupable, qui, se voyant perdu sans ressources, avait mieux aimé en finir tout de suite avec la vie, que de subir un long châtement et un déshonneur inévitable... Après avoir terminé ce procès-verbal, le magistrat donna l'ordre de transporter le corps dans un hospice qu'il désigna et où il resterait jusqu'au moment de l'inhumation, puis, ayant congédié les agents, et renvoyé les soldats à leur caserne, il se dirigea d'un air pensif vers l'escalier conduisant aux étages supérieurs de l'hôtelerie.

—Il me semble que monsieur le commissaire général se trompe de chemin... fit observer humblement l'ex-juif.

—Je ne me trompe pas le moins du monde, maître Otto Butler, répliqua le magistrat.

—Monsieur le commissaire général monte donc chez la veuve?... reprit l'hôtelier.

Le commissaire général fit un signe affirmatif.

—Peut-être bien était elle complice... continua l'ex-juif d'un ton insinuant, le mari étant mort, on agirait, je crois, sagement en mettant la main sur elle à tout hasard... Eh! eh! on ne sait pas.

Le magistrat haussa les épaules sans répondre et continua de gravir les marches.

XIII

Arrivé au second étage, le commissaire général s'arrêta et parut hésiter pendant un instant. L'expression d'une pitié profonde se peignit sur son visage, et il murmura à deux reprises:

—Pauvre femme!... pauvre femme!... Après tout, ajouta-t-il presque aussitôt, mieux vaut pour elle sans doute qu'il en soit ainsi... et d'ailleurs tout ce que Dieu fait est bien fait.

Sans plus attendre il ouvrit la porte, il traversa l'antichambre, et, après avoir annoncé sa présence par un bruit léger, il franchit le seuil de la première pièce. Pauline, en proie à une prostration absolue, était assise sur le sofa où nous l'avons vue tomber une heure auparavant. Son attitude n'avait point changé; sa tête s'inclinait vers son épaule droite; ses bras pendaient, inertes, à ses côtés; ses yeux, aux prunelles immobiles, semblaient ne rien regarder et ne rien voir... Aucun signe extérieur n'indiqua qu'elle avait conscience de n'être plus seule...

—Madame, dit le commissaire général d'une voix très basse.

Cette voix produisit sur la jeune femme l'effet de l'étincelle électrique qui galvanise un cadavre. Elle tressaillit de tout son corps et tourna la tête vers celui qui venait de lui parler; elle le reconnut avec un effroi manifeste, et elle balbutia:

—Vous, monsieur!... Oh! mon Dieu, quel nouveau malheur, quelle honte nouvelle venez-vous m'apporter?

—Armez-vous de courage, madame, répondit le magistrat, vous en aurez besoin, car, en effet, c'est l'annonce d'un malheur qui me ramène auprès de vous.

—Ah! cria Pauline d'un ton d'épouvante et de désespoir, mon mari est arrêté!

—Non, madame.

—Mais alors, monsieur... alors, qu'est-ce donc?

—Monsieur de Lascars, vous le savez, madame, reprit le commissaire général, se trouvait sous le coup d'une accusation des plus graves. Son honneur était compromis, sa liberté menacée pour longtemps, pour toujours peut-être. Après avoir commis la faute, il n'a pas eu la force d'envisager de sang froid l'expiation inévitable. Effrayé du compte qu'il avait à rendre à la justice humaine, il a voulu comparaître avant l'heure devant le juge suprême.

Le magistrat s'interrompit.

—Monsieur, monsieur, balbutia Pauline effarée, ai-je bien deviné le sens terrible de vos paroles? Est-ce vrai, monsieur? Est-ce possible? Mon mari? qu'est devenu mon mari?

—Il a déserté la vie, madame. Je ne dirai pas qu'il s'est fait justice, mais il s'est du moins plus rigoureusement puni que la loi n'avait le droit de le punir.

—J'ai peur de vous comprendre! Vous le voyez, ma tête s'égare! Je ne sais plus si je deviens folle, ou si j'ai ma raison... Cette punition dont vous parlez, monsieur, quelle est-elle?

—La plus cruelle de toutes, madame. Le baron de Lascars n'existe plus... Vous êtes veuve.

—Ah! le malheureux s'est tué!

—Oui, madame.

Pauline se laissa tomber à genoux; elle éleva ses mains vers le ciel, et des torrents de larmes inondèrent son visage.

—Mon Dieu, pardonnez-lui!... dit-elle d'une voix étouffée par les sanglots, mon Dieu, prenez pitié de lui!... Vous qui lisez dans les âmes, vous le savez, mon Dieu, j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne! En ce moment le passé s'efface comme un songe. Je ne me souviens plus s'il était coupable, je ne me souviens plus si j'étais malheureuse, je me souviens seulement que je portais son nom, et que mon enfant ne connaîtra pas son père...

—Madame, murmura le magistrat avec émotion je ne suis pour vous qu'un étranger, venu dans des circonstances funestes. Je n'ai ni le droit de solliciter votre confiance, ni même celui de vous prodiguer des consolations banales au milieu d'une infortune à laquelle je comptais plus que personne. Permettez-moi cependant, madame, de vous exhorter à la fermeté. Si grande et si légitime que soit votre douleur, n'oubliez pas que l'irréparable catastrophe qui vous frappe prévient des malheurs d'un autre genre.